



REVUE DE PRESSE

>Danse

En partenariat avec
**Le Cuvier – Centre de développement chorégraphique d’Aquitaine –
Artigues-près-Bordeaux**

Nos Solitudes

Conception et chorégraphie **Julie Nioche**



NOS SOLITUDES
de Julie Nioche

REVUE DE PRESSE

Contact

AIME

Association d'Individus en Mouvements Engagés
contact@individus-en-mouvements.com

9 rue des Olivettes - Nantes
T +33 (0)2 40 35 70 88

SOMMAIRE

1 Projet de Julie Nioche et A.I.M.E - articles généraux	3
2 Nos solitudes	12

Revue de presse sur l'ensemble des pièces téléchargeable sur notre site :

www.individus-en-mouvements.com

PROJET
DE JULIE NIOCHE
ET A.I.M.E.

Chorégraphe, danseuse et ostéopathe, Julie Nioche, née en 1977, a notamment travaillé auprès d'Odile Duboc, Hervé Robbe, Meg Stuart, Alain Michard, Catherine Contour, Emmanuelle Huynh, Alain Buffard et Jennifer Lacey. De 1996 à 2007, elle codirige l'association Fin novembre avec Rachid Duramdane. En 2007, elle fonde A.I.M.E. (Associations d'Individus en Mouvements Engagés), qui s'organise en quatre pôles d'intervention : création chorégraphique, formation (notamment avec le Diplôme d'université (DU) « Techniques du corps et monde du soin »), pratiques somatiques et recherche. En 2010, elle a obtenu le Prix du jury du Syndicat de la critique pour *Nos solitudes*.

Après votre formation au Conservatoire national supérieur de danse et de musique de Paris, vous engagez des études de psychologie et d'ostéopathie parallèlement à votre activité de danseuse interprète. Pourquoi ?

« Mon intérêt pour les techniques somatiques est venu de mon expérience de danseuse, de mon désir de comprendre comment je me construis. Je vis la danse comme perpétuelle invention de soi, construction et déconstruction de l'image du corps, à partir des sensations et de l'adaptation à des environnements différents, qu'il s'agisse de l'univers d'un chorégraphe, du contexte d'une démarche artistique ou, plus largement, de situations physiques, psychologiques, géographiques ou culturelles. L'imaginaire corporel permet de se transformer.

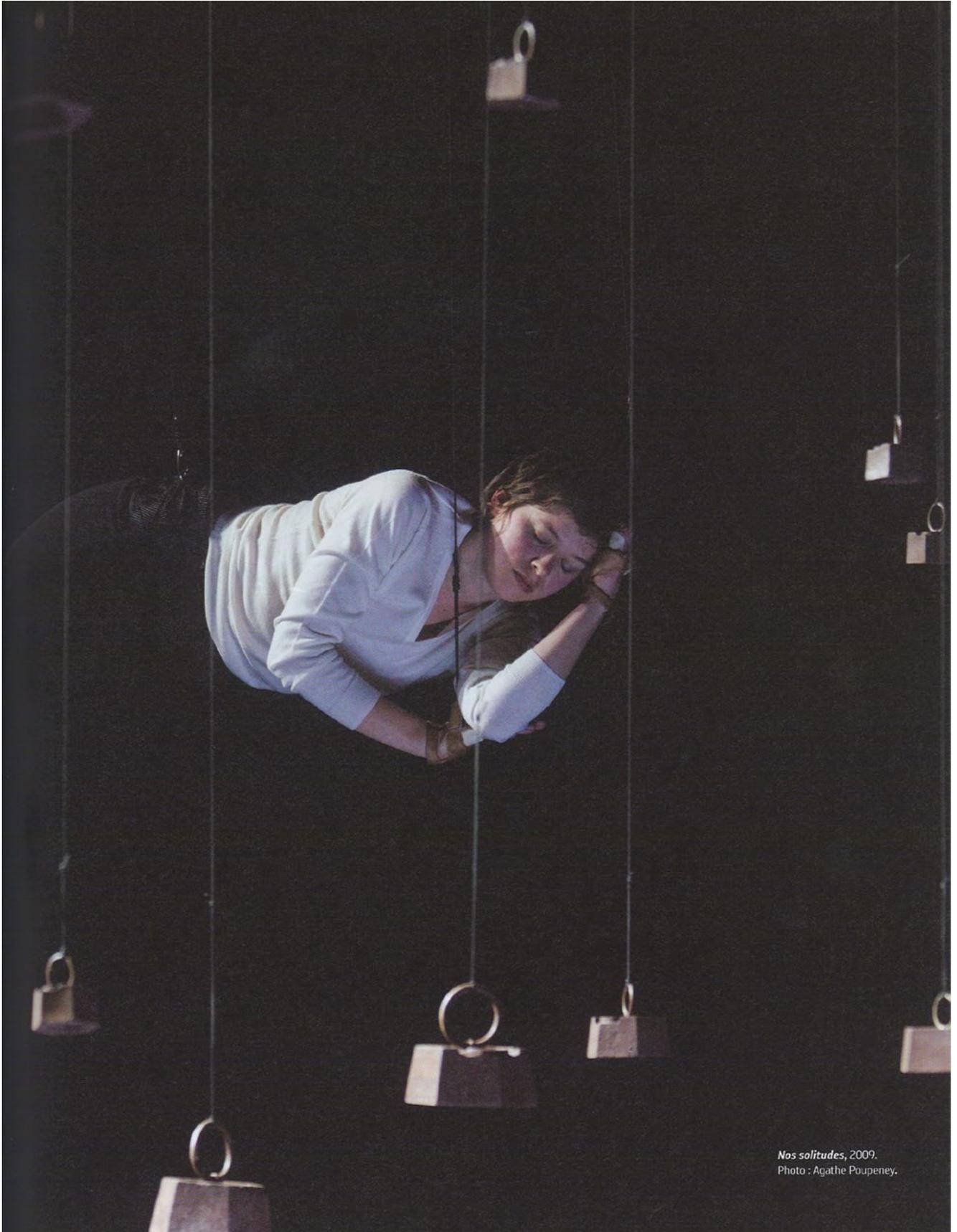
Mon projet artistique s'est défini en corrélation avec l'étude de la psychologie et la pratique de l'ostéopathie : ce sont autant de moyens de comprendre comment se trament les liens, sans cesse mouvants, entre ce que j'imagine, ressens et perçois de moi. La capacité à s'adapter vient du mouvement perpétuel entre ces trois pôles. S'ils deviennent trop fixes, cela peut être le signe qu'un processus pathologique est engagé.

Depuis la création de la compagnie A.I.M.E., vous menez régulièrement des ateliers avec des handicapés mentaux ou physiques. Comment ces rencontres ont-elles nourri votre façon d'appréhender le corps ?

« J'ai grandi proche de gens atteints de handicap mentaux ou physiques – mon père intervenait

Le corps à l'écoute du monde

A la fois danseuse et ostéopathe, **Julie Nioche** manifeste une connaissance intime du corps, de ses limites physiques comme de son poids culturel et politique. Ses spectacles toujours singuliers cultivent l'art du vertige sensationnel.



Nos solitudes, 2009.
Photo : Agathe Poupeney.

dans un Centre d'aide par le travail (CAT). Le rapport à l'anormal fait partie de mon quotidien depuis longtemps. J'avais donc déjà intégré les variations possibles de ce que signifie un geste selon qui le fait. Durant mon cursus universitaire et mes recherches sur l'image du corps, j'ai travaillé huit mois auprès de personnes souffrant de troubles du comportement alimentaire, et plus spécifiquement d'anorexie, maladie que j'ai souvent rencontrée sur mon parcours de danseuse. L'ouverture sur d'autres modes de fonctionnement et de réalité aide à comprendre là où on est et là où on n'est pas. Ces personnes m'ont beaucoup appris.

Dans *XX*, trio créé en 2002, vous manipulez des prothèses moulées sur des parties réelles de vos corps, ce qui brouillait les contours physiques en activant la projection imaginaire à travers laquelle passe toute perception visuelle du corps de l'autre. Est-ce à dire que nous ne voyons, voire ne sentons, que des fictions ?

« Le corps n'a pas d'évidences. L'intérieur et l'extérieur ne connaissent pas de frontières exactes. Le corps n'est pas seulement défini et délimité par la peau, il réagit aux moindres variations et déborde de l'enveloppe charnelle. Nos représentations sont façonnées par nos informations sensitivo-motrices, notre histoire personnelle, affective, nos fantasmes, nos référents sociaux, culturels, religieux... et tout ce qu'on ne connaît pas de soi ! Elles évoluent aussi avec le temps, car nous traversons des expériences, sommes confrontés à de nouvelles circonstances et contextes et n'avons pas les mêmes impositions sociales selon l'âge. Nous avons tous un schéma corporel, que nous avons intégré, ne serait-ce que pour marcher ou tenir debout. L'image de soi émerge au croisement de nos savoirs, expériences, projections, inconscient... Heureusement, nous n'avons pas une image mais des images de notre corps. Ce qui m'intéresse le plus est l'imaginaire gestuel, qui sous-tend notre mise en mouvement. Lors de la création de *Matter*, qui explorait la construction de la physicalité féminine et réunissait trois autres danseuses-chorégraphes de pays différents, j'ai pu voir combien se détachait la singularité de chacune de nous, selon notre personnalité et notre histoire. Habillées de robes de papier représentant des rôles sociaux imposés ou



Matter, 2008.

Photo : Agathe Poupeney.

fantasmés, nous nous mettons à nue au contact de l'eau qui désagrègeait nos vêtements et dévoilait une autre partie de notre identité. Nos réactions à l'eau, notre rapport à la nudité, nos univers gestuels étaient très différents.

Est-ce la confrontation à une situation appelant réaction qui fonde l'écriture chorégraphique ?

« J'écris la danse par l'écoute de mes sensations, qui engendrent une mise en mouvement et qui, par leurs variations et évolutions, vont créer la chorégraphie. Cette approche demande une posture particulière : être à la fois dans une écoute très profonde de soi et consciente de s'exposer au regard du spectateur, passer par une certaine altérité à soi avant d'atteindre au plus intime. Pour déclencher les sensations, je mets toujours mon corps dans des situations inhabituelles et lui demande de faire l'inaisible, ce qui

l'oblige à s'adapter presque instinctivement, à s'inventer. Par exemple, dans *Nos solitudes*, je bouleverse mon rapport à la gravité. J'essaie de voler mais suis attachée par une multitude de contrepoids qui me retiennent suspendue dans les airs. Le mouvement naît d'un rêve de voler confronté à l'inéluctable pesanteur. L'écart entre ce que je connais et ce que je ne connais pas me demande un nouvel agencement pour trouver un équilibre, toujours temporaire. Cette recherche excite chez moi le plaisir de l'inconnu. Dans mes projets, tout commence ainsi, par la mise en scène des corps, la construction se fait ensuite par les liens entre la sensation, l'imaginaire et la projection qui ne cessent de se transformer. Cette permanence de la construction et de la déconstruction suppose une impermanence : le mouvement. La danse est une réaction à un environnement ou une situation que je crée. Dans l'effort obstiné

pour surmonter la difficulté et atteindre l'image mentale qui est la visée du geste, pour aller jusqu'au bout du désir, se dévoilent les fragilités, les failles de l'humain. Cette tentative m'émeut. Elle témoigne de notre capacité d'agir. Comme l'enfant qui essaie de marcher se donne entièrement dans son action, dans la répétition, dans son entêtement. On voit la construction du corps en train de s'accomplir.

Comme dans la performance collective *Les Sisyphes*, lorsque les interprètes sautent sur place au rythme de la chanson *The End des Doors*, jusqu'à l'épuisement... La notion de limite semble très présente dans notre démarche. Plus qu'un défi lancé à la performance, l'expérience de l'extrême ouvre-t-elle un autre champ d'exploration de soi ?

« Mes études sur l'image du corps m'ont amenée à la question de ses limites, physiques autant que subjectives ou culturelles.

« Redonner un pouvoir à la sensation n'est pas anodin aujourd'hui. »

Dans *Les Sisyphes*, je l'explore par l'épuisement, comme rapport à la mort. Pourquoi réinvestit-on au jour le jour son corps, ses désirs, ses colères, ses identités, tout en ayant conscience de sa finitude, donc de l'absurdité de ce recommencement voué à l'échec ? J'ai trouvé écho de ces interrogations chez Camus dans *Le Mythe de Sisyphes*, qui traite de l'absurdité d'être un humain. C'est aussi dans nos actions les plus absurdes qu'on est le plus humain. Ce rapport à la limite me fait exister. Aller travailler sur ces endroits du possible impossible rejoue mon rapport au fait d'être vivante. De le ressentir. *Les Sisyphes* met en jeu la résistance et l'irréductibilité du corps. Sauter en l'air ne sert à rien, ne produit rien de très utilisable, mais rend visible une puissance de vie, qui est sous-tendue par des désirs, par ce pouvoir d'agir.

Comment l'interaction, essentielle, avec l'environnement se traduit-elle dans le processus de création ?

« Tous les éléments qui vont composer l'environnement sont convoqués dès le début. Je travaille sans les hiérarchiser. J'essaie de faire passer la sensation par plusieurs médias, de mobiliser chez le spectateur d'autres sens que la vue. La scénographie, la musique, la lumière et les costumes sont autant de stimuli qui activent un univers sensitif, déclenchent l'imaginaire et provoquent des états de corps. J'ai commencé *XX* en fabriquant les prothèses, *Nos solitudes* en concevant le mécanisme... Le dispositif opère comme une métaphore scénique, qui donne forme et met le sens en mouvement. Dans *Nos solitudes*, la machine évoque les modalités des relations à autrui. Je suis liée mais autonome, dans une relation d'interdépendance, puisque je déclenche le mouvement tout en étant dépendante d'un univers qui est lui-même déterminé par la façon dont je me mets en mouvement.

Vous mettez un branle les résonances entre l'environnement et le corps, les sensations intérieures et les réactions liées à cet environnement, à la sensibilité particulière de l'être, son histoire singulière. Est-ce ce qui explique aussi tous ces projets créés *in situ* ?

« Pour *H2O*, j'avais investi des lieux non théâtraux, tels que d'anciennes églises, qui portent une atmosphère particulière et invitent à la spiritualité. Le cadre du théâtre induit un certain rapport spectaculaire. En déplaçant l'espace de la représentation, je souhaitais mettre les gens dans un autre état physique de réception. J'ai glissé de ce "in situ" architectural à un "in situ" humain en développant des projets avec des non-professionnels : ce qui m'intéresse est de répondre à un contexte humain. Tout le monde a un imaginaire corporel intéressant. Il n'y a pas de hiérarchie entre de bons ou mauvais imaginaires. L'enjeu est d'en prendre conscience, de redonner une puissance au corps pour y puiser les ressorts d'une invention de soi et retrouver une capacité d'action, parfois même de s'extraire des cases dans lesquelles la société voudrait bien nous tenir enfermés. Le corps devient un espace de lutte, politique.

Le geste artistique consiste alors à mettre en œuvre des dispositifs qui permettent à chacun

d'activer son imaginaire corporel, de le révéler dans sa multiplicité ?

« Dans *Women's Matter*, performance qui se déroulait sur une plage bretonne, dix-huit femmes vêtues de robes et coiffes de papier avançaient en ligne, entraient dans la mer jusqu'à dissolution de leur costume et ressortaient. A travers cette action, très simple, on distinguait comment chacune se débrouillait avec cette contrainte : sa façon de marcher, d'entrer dans l'eau, d'en ressortir, de choisir son maillot de bain... Les histoires individuelles existaient dans l'acte collectif. Le travail avec les amateurs me passionne, justement parce qu'il laisse apparaître cette faille dont je parlais tout à l'heure : l'endroit où l'on se reconnaît humain, dans nos différences.

Comment cette démarche trouve-t-elle un prolongement thérapeutique ?

« De la même façon que j'éprouve des situations inhabituelles qui m'obligent à m'ajuster en me laissant guider par mon ressenti, les techniques somatiques et la danse peuvent donner des outils à des personnes atteintes physiquement, psychiquement ou socialement parce qu'elles appartiennent à des "minorités". Redonner un pouvoir à la sensation n'est pas anodin aujourd'hui, ni aisé, tant l'éducation ne lui accorde guère d'importance. Je n'établis pas de dichotomie entre savoirs corporels et intellectuels. L'attention au sentir traduit aussi un rapport au temps, au moment présent, et induit des décisions qui sont plus liées à ce que je devrais être, faire ou avoir, mais à ce que je suis. Ce qui ouvre un grand espace de liberté... »

Propos recueillis par **Gwénola David**

Nos solitudes, les 28 et 29 septembre au Manège de Reims, le 9 octobre à Fère en Tardenois (festival C'est comme ça), du 27 au 29 octobre au Centre Pompidou, Paris (Festival d'Automne).

Les Sisyphes, le 3 décembre au Manège de Reims (Reims Scènes d'Europe), puis en tournée au printemps 2011.

www.individus-en-mouvements.com



A.Rizza

Matter, une création de Julie Nioche autour du corps féminin.

On vous A.I.M.E. PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS HAHN

Quels liens peut-on tisser entre la recherche chorégraphique, l'ostéopathie, le sida, la kinésithérapie et la réflexion sur l'image du corps ? L'Association d'Individus en Mouvements Engagés (A.I.M.E.) s'est lancée dans une aventure à la croisée de tous les chemins du corps. Isabelle Ginot (auteur, chercheuse et enseignante à Paris VIII), Julie Nioche (chorégraphe) et Michel Repellin (thérapeute pour séropositifs) s'expliquent.

Danser : Quels sont les objectifs du projet A.I.M.E. et quelles réalisations compte-t-il à son actif ?

Julie Nioche : En tant que chorégraphe, je crée pour la scène mais nous mettons également en place des projets pédagogiques ou de soin qui incluent la danse. Les membres d'A.I.M.E. travaillent de façon indépendante, chacun dans son domaine mais chacune de nos réalisations est alimentée par les compétences des autres. Je suis chorégraphe et ostéopathe, Isabelle Ginot est chercheuse et enseignante, Michel Repellin s'engage auprès des associations de patients séropositifs, et Gabrielle Mallet est kinésithérapeute et ostéopathe. Nous nous sommes rencontrés lors du séminaire sur l'image du corps *Études*, avec la participation de psychologues, de kinésithérapeutes et d'ostéopathes, de praticiens et de théoriciens. Ensemble, nous avons créé un séminaire pour le département danse de Paris VIII sur l'image du corps, puis un diplôme "Techniques du corps et monde du soin". S'y ajoutent des ateliers pour des personnes concernées

par le VIH, et un protocole de recherche sur l'évaluation du massage en soins palliatifs. De mon côté, j'applique le croisement de la danse et des méthodes somatiques quand je fais des projets artistiques avec des non-professionnels. Je pense à la création des *Sisyphes* où des adolescents sautent sur place pendant vingt minutes. Ce projet existe depuis 2003 et a été donné au festival des Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis en 2008. Avec Gabrielle Mallet nous croisons nos savoirs de la danse et de l'ostéopathie pour leur révéler leurs possibilités et leurs limites, sur scène et dans la vie.

Isabelle Ginot : Aujourd'hui, tous les danseurs utilisent des techniques comme Feldenkrais, Alexander ou autres. Ce qui unit notre projet est la volonté d'utiliser le savoir somatique des danseurs pour aider les malades, les ados ou les non-danseurs. J'enseigne Feldenkrais alors que je ne suis pas danseuse, mais je transmets une connaissance commune à celle des danseurs, à savoir l'imaginaire du corps. Quelles que soient nos pratiques au sein d'A.I.M.E., nous transmettons la possibilité de réinventer son corps à partir de sa mémoire corporelle, même quand on est soumis à des soins intensifs, quand le corps est devenu un objet dans le système médical. Nous aidons les patients à se réapproprier leurs corps, grâce à l'imagination. Il est vrai que tous les utilisateurs de Feldenkrais ne nous suivent pas sur ce terrain. Mais nous croyons que même en ostéopathie, la différence entre une bonne et une mauvaise séance tient à la capacité du patient de s'ap-

roprier mentalement les avancées obtenues par l'exercice. C'est primordial pour qu'il puisse vraiment améliorer sa mobilité. Nous appliquons ce principe également en ostéopathie et dans la création chorégraphique, et avec tous les publics, qu'il s'agisse d'adolescents, de danseurs professionnels ou de patients.

Michel Repellin : Nous voulons faire bouger les frontières entre acteurs et spectateurs. C'est trop facile de projeter sur des groupes prédéfinis des notions d'activité ou de passivité. Nous voulons faire tomber ces catégories symboliques que chacun a assimilées depuis longtemps. Le spectateur de danse est lui aussi corporellement actif.

Comment faut-il comprendre le concept d'imaginaire corporel ? Se réfère-t-il au corps tout court ou au corps dans le contexte social ?

Isabelle Ginot : Comment séparer l'un de l'autre ? Pour réussir un geste, il me faut pouvoir l'imaginer. Mon répertoire de gestes imaginables, et donc possibles, est le résultat de mon expérience de la vie. Ça inclut mon cadre de vie – ville ou campagne – mon enfance, mes accidents, mes problèmes psychiques, si je me sens accepté ou rejeté. Côté danseurs, leur travail inclut d'élargir la perception et l'imaginaire. C'est ainsi qu'ils deviennent virtuoses. Certes, le patient n'aspire pas à la virtuosité, mais on ne cesse de lui inculquer que tel ou tel mouvement lui est impossible. Je réalise beaucoup d'interviews de nos patients qui révèlent que dans le quotidien, cela le limite

DANSER



Ados sauteurs dans
les Sisyphes de Julie Nioche.



Je m'interroge sans cesse sur l'influence de mon imaginaire sur ma manière de bouger. Je me soumetts à des auto-expériences qui peuvent donner lieu à des créations parce qu'elles changent mes schémas corporels.

Julie Nioche

ateliers ou créations. Je publie beaucoup d'articles sur les soins dans le VIH dans des revues spécialisées. Récemment *les Sisyphes* m'a inspiré pour un article sur les adolescents séropositifs et leur image du corps.

au moins autant que les douleurs physiques. Et c'est ici que se situe l'aspect politique et social d'A.I.M.E., en particulier quand il s'agit des malades du sida. On ne cesse de leur dire, «vous avez des douleurs, mais il faut vous y faire. Évitez donc de trop bouger.» Nous mettons en question cette notion de "discipline" au sens de Foucault qui est appliquée dans les pratiques somatiques.

Julie Nioche : Même les meilleurs soignants ont besoin d'élargir leur imaginaire. Moi-même, je m'interroge sans cesse sur l'influence de mon imaginaire sur ma manière de bouger. Je me soumetts à des auto-expériences qui peuvent donner lieu à des créations parce qu'elles changent mes schémas corporels. Quand je crée une pièce, je commence par créer un environnement qui détermine mes gestes et m'impose des mouvements nouveaux. Dans ma pièce *XX*, il s'agissait de prothèses qui contraignaient mes mouvements. Il s'agissait aussi de questionner l'image de la femme qui est souvent sujet à des attributs. Dans *les Sisyphes*, nous avons travaillé sur l'épuisement et les limites. Les adolescents se sont reconnus dans l'absurde du saut sur place qui questionnait leur identité en relevant en même temps leur humanité et leurs faiblesses.

Comment fonctionne A.I.M.E. dans le domaine du sida ?

Michel Repellin : Avec le soutien de Sidaction, nous avons développé depuis 2008, un programme d'ateliers de pratique Feldenkrais. Là aussi, nous avons interviewé les patients et nous allons identifier leur perception de ce travail somatique. Mais notre approche est globale et c'est pourquoi, par exemple, nous allons travailler avec un groupe d'adolescents rassemblant séropositifs et non-séropositifs. La problématique du sida concerne aussi les liens familiaux et sociaux.

Isabelle Ginot : Je propose des ateliers Feldenkrais aux malades du sida et aux soignants. S'il est vrai que les séropositifs sont plus sensibles à la douleur, notre dernier atelier a vu les enseignants souffrir plus que les malades. Au bout du compte, il faut questionner chez chaque personne la manière d'établir son rapport au corps et à l'environnement.

Comment créez-vous une circulation entre les différents projets au sein d'A.I.M.E. ?

Michel Repellin : Nous organisons régulièrement des séminaires internes où nous débattions de questions rencontrées lors de nos

Julie Nioche : J'ai toujours croisé ma pratique de la danse avec d'autres domaines, surtout l'ostéopathie et la psychologie que j'ai arrêtée après ma licence. Ensemble, nous essayons de partager nos processus de création qui sont différents en fonction de nos domaines et nous échangeons le plus possible nos pratiques – atelier de danse, séance d'ostéopathie, pratique Feldenkrais... Par exemple, le cycle d'études consacré à l'image du corps est une création collective. Enfin, la danse m'a sensibilisée au rapport au temps, le sujet de ma prochaine pièce. Mais la conscience du temps se crée tout autant en pratiquant le massage, l'ostéopathie ou Feldenkrais.

Isabelle Ginot : J'envoie les textes de mes conférences à tous les membres d'A.I.M.E. et nous nous informons mutuellement de nos travaux respectifs. L'image du corps est une question théorique si importante qu'elle occupe les deux tiers des neurologues. Je voulais y introduire l'expérience artistique et pratique. En même temps, de 2004 à 2008, j'ai mené avec Julie notre premier séminaire universitaire, en partant de l'artistique pour créer une structure théorique. Nous avons déjà écrit beaucoup de textes, mais nous nous donnons le temps de consolider notre expérience avant d'en publier davantage. ●



Julie Nioche

Trop jolie pour être conne

Au Vivat, Julie Nioche présente la performance *Les Sisyphes*, fruit d'un workshop mené avec la kinésithérapeute Gabrielle Mallet auprès de personnes de tous âges et de tous horizons, et autour des questions de l'identité, de l'intimité et du groupe. Portrait d'une chorégraphe qui fait déborder la danse vers des métaphores scéniques, et à la lester d'implications sociales.

Dans le dos de Julie Nioche, que n'a-t-on entendu de chuchotements, pour lui reprocher d'être trop bien tournée, trop jolie nana, trop « belle danseuse ». Lui reprocher ? C'est qu'on était dans cette deuxième moitié des années 1990, où dans l'Hexagone tout un courant de l'art chorégraphique s'était lancé dans la déconstruction des implicites, ressorts et modèles de sa propre discipline. Où entre autres, on faisait feu sur la catégorie « belle danseuse », idéologiquement suspecte. Ce courant, Julie Nioche l'avait rejoint, faisant alors la paire avec Rachid Ouramdane, après une formation dans la sage filière du Conservatoire national supérieur de Paris.

Or, s'il est un chantier auquel Julie Nioche s'est attaqué avec les armes mêmes de la danse, c'est bien celui de la déconstruction de l'image du corps, que celle-ci soit physiologique, psychologique ou symbolique. Combinées à sa vie de chorégraphe, cette entreprise l'a vue conduire en parallèle des études de psychologie, dresser des protocoles auprès d'anorexiques, se former en ostéopathie, animer ses ateliers artistiques au côté de la kinésithérapeute Gabrielle Mallet. Laquelle déplie la notion de soin sous toutes les facettes de l'exploration du corps intérieur, du toucher sensible, des méthodes somatiques, massages, et approches critiques vers un mieux-être.

XX, donné en duo, fut l'une des fortes pièces de Julie Nioche (2001). Elle mettait les danseuses en situation de manipuler une quantité de prothèses moulées sur des parties réelles de corps. D'où une mise en tension entre ces parties réelles des corps de ces danseuses, exposées sur scène, et leur duplication synthétique. Entre les deux s'exacerbait la fonction de projection imaginaire à travers laquelle passe toute perception visuelle du corps de l'autre, sans même qu'on s'en rende compte. On ne voit jamais que des fictions. La démonstration était saisissante. Au passage, l'image de la « trop » jolie danseuse s'y retrouvait en morceaux...

Puis, dans *Sisyphes*, dont elle présente aujourd'hui une nouvelle mouture au Vivat à Armentières, on vit Julie Nioche laisser se déliter son corps dans l'épuisement d'une longue et infernale séquence de sauts sur place, sur fond de *The End*, des Doors, passant en boucle. Après quoi, cette expérience poussée aux limites fut distribuée à de grands groupes d'amateurs. On vit par exemple les collégiens et lycéens de Seine Saint-Denis jeter sur scène une fierté de s'afficher verticaux, frontaux, puis dans la longueur de l'exercice, se laisser gagner par une vérité de leur corps autrement plus complexe. « *Sauter sur place indéfiniment est une activité obsessionnelle, qui peut paraître stupide, en tout cas totalement gratuite aux yeux des valeurs sociales dominantes. Or, cela décape les carapaces de la représentation sociale, pour laisser du plus humain tendre à l'adresse de tous, une sorte de revendication intime mêlée à l'intensité du groupe* », médite la chorégraphe.

Autrement sophistiquée, la pièce *Matter*(2008), fut une cérémonie plastique pour quatre femmes de tous pays, confrontées à une intimité du liquide, dissolvant l'archétype vestimentaire de la robe féminine. Une autre pièce-installation, *H2O-NaCl-CaCO3*, avec l'architecte Virginie Mira, plaçait Julie Nioche en situation de se diluer dans les métamorphoses mouvantes de gigantesques bulles de tissus gonflables s'insinuant dans les formes d'espaces divers.

Ainsi tous les projets de Julie Nioche font déborder la danse vers des métaphores scéniques, ou parfois des implications sociales directes, de ce que pourrait être la dimension « *sensorielle-sensuelle* » que la fabrique biopolitique des corps tend le plus souvent à atrophier. A l'exacte rencontre de l'intime et du politique, la chorégraphe a fini par bouleverser la conception de sa compagnie, pour l'articuler dans le projet A.I.M.E. Conduit aux côtés de soignants, d'associations de lutte contre le sida, et de chercheurs du département danse de l'Université Paris 8, A.I.M.E. signifie *Association d'individus en mouvements engagés*.

Publié le 15/04/2009 00:00

source : Centre Ressource/Agenda Artishoc

Admirez les clichés de Quentin Bertoux

Publié le mercredi 14 septembre 2011 à 10H29



Depuis plus de vingt ans, Quentin Bertoux photographie la danse, l'architecture, la cuisine, la mode, les êtres, les objets.

(...)

Quel souvenir gardez-vous de ces rencontres et allez-vous faire une suite ?

Q. B : « Tout s'est fait de manière amicale et chaleureuse. Les artistes, qui en ont l'habitude, ont accepté de se mettre en scène, les rencontres ont toujours été passionnantes. Malheureusement, je n'ai plus de film pour faire ce style de photo, on continuera au numérique. La dernière photo prise l'a été avec Julie Nioche au Manège de Reims. C'est sans doute celle que je préfère. A l'inverse de tous les autres artistes, Julie s'est mise de profil, elle ne regarde pas l'objectif. Elle est enceinte. Cette dernière photo ouvre sur une autre vie. »

Propos recueillis par Frédérique PETRE



NOS SOLITUDES
(CRÉATION 2010)

Nos SOLITUDES

PRESSE INTERNATIONALE

S'ENVOLER EN SOLITUDES

Posted by [geetanjali](#) on Wednesday, April 30, 2014 · [Leave a Comment](#)

Dans le cadre du festival DanSe DialogueS, l'Alliance Française de Bangalore a eu le plaisir d'accueillir Julie Nioche pour son spectacle magique, Nos Solitudes, une œuvre imaginée autour d'un corps suspendu.



Nos solitudes de Julie Nioche / A.I.M.E © Agathe Poupenny / PhotoScène -
Mention du copyright obligatoire

Nos solitudes -© Poupenny

Seule sur scène, Julie Nioche, suspendue à des fils tendus de poids, s'est élevée du sol comme si elle ne pesait guère plus qu'une plume. Les spectateurs, rassemblés bien avant l'heure annoncée — et ce, alors même que le spectacle se déroulait un mardi aux heures de pointe — regardaient, bouche bée, la danseuse marchant sur l'air. *Au début, j'ai pensé que c'était comme un exercice d'acrobatie au cirque. Mais au fil du spectacle, j'ai compris que c'était beaucoup plus. C'était sans doute l'un des meilleurs spectacles que j'ai jamais vu !* » s'exclame Sandip Mukherjee qui ne pouvait que remarquer la prouesse et l'ingéniosité de l'idée de manipuler des ficelles et des poids.

Accompagnée par la guitare d'Alexandre Meyer, Julie Nioche serpente dans l'air, elle danse avec les poids qui semblent la manipuler. À partir d'une position fœtale, elle se hisse légèrement pour monter dans son espace et s'y balancer comme un enfant insouciant. Elle se retire, s'enferme sur elle-même, créant un vide. Puis, les yeux fermés, elle recommence lentement à tirer les ficelles comme si elle jouait de l'orgue pour s'épanouir à nouveau et se réjouir dans son univers céleste. « *Les poids m'ont fait penser aux étoiles et Julie Nioche était comme une fée qui dansait dans le ciel* » témoigne Geetha Shetty, étudiante à l'Alliance Française de Bangalore. Les spectateurs sont partis émerveillés de ce spectacle de DanSeDialogueS à Bangalore.

Présentation de Julie Nioche et d'A.I.M.E

Julie Nioche est ostéopathe et chorégraphe. Danseuse diplômée du C.N.S.M.D. de Paris, elle a été interprète auprès d'Odile Duboc et de bien d'autres chorégraphes français et étrangers, puis a codirigé l'association *Fin Novembre* jusqu'en 2006 avec Rachid Ouramdane. En 2007, avec des collaborateurs venus de contextes professionnels différents, elle crée **A.I.M.E. – Association d'Individus en Mouvements Engagés.**

A.I.M.E. accompagne ses projets artistiques et travaille particulièrement autour des cultures du geste et des représentations du corps dans les champs de la danse, du travail social et médical. Les chorégraphies de Julie Nioche mènent la danse vers des mises en scènes sobres et plastiques évocatrices d'états physiques forts (cf. *"XX with Alice"* – 2001, *"H2O-NaCl-CaCO3"* – 2005, *"Matter"* -2008 , *"Nos solitudes"* – 2010,...). Ses pièces mettent en relation permanente et interdépendante la danse, la scénographie, la lumière et la musique, proposant des environnements artistiques qui éveillent l'empathie des spectateurs à travers leurs propres sensations.

Julie Nioche redonne ainsi à la danse, par son lien à la sensation et la sensualité, une dimension oubliée de la fabrique politique des corps. En 2012, Julie Nioche cosigne avec Virginie Mira, architecte et scénographe, la pièce "Voleuse", pour quatre danseuses et une grande hélice. En 2013, elle crée le dispositif chorégraphique "Sensationnelle" avec Isabelle Gintot et s'engage suite à une commande du Vivat à Armentières dans la conception de son premier projet jeune public en proposant la pièce "En Classe" pour des élèves de 7 à 11 ans dans leur salle de classe. Depuis 2010 A.I.M.E. est compagnie conventionnée par la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France – Ministère de la Culture et de la Communication et depuis 2012 est soutenue par la Région Île de France

Julie Nioche est avec A.I.M.E en résidence au Bateau Feu, scène nationale de Dunkerque. Elle est artiste associée avec A.I.M.E. à l'échangeur – CDC Picardie.

BangaloreMirror

Wed, May 14, 2014 MUMBAI MIRROR AHMEDABAD MIRROR PUNE MIRROR

Hanging by a thread

By Khushali P Madhwani, Bangalore Mirror Bureau | Apr 21, 2014, 08.11 PM IST



In this production, for 50 minutes, Julie Nioche, a spider-man-like choreographer showcases her moves hanging on a rope from the ceiling

Julie Nioche is suspended in air with the help of pulleys and cables; swaying along side at different paces are weights and counter-weights. Amidst this spectacle Nioche begins to perform her dance, *Nos Solitudes*. For the next 50 minutes she remains up in the air and down below the audience are spellbound — and exploring the universe, their life and their dreams, alongside Nioche, but in their own way. "The suspended body has an entirely different relationship to space and to gravity itself, changing the experience of solitude in a new, moving frame of reference," says Nioche.

Nioche, from Paris, brings to Bangalore, *Nos Solitudes* (in association with the D'Individus en Mouvements Engages) — a continuous free fall in which a woman's body is suspended in space — triggering mind boggling dance movements.

In *Nos Solitudes*, the dance teeters towards scenic metaphor, inviting the spectator inside the suspended state. "This is more about having the spectator connect to their own dreams of flying than me trying to impress people by my physical performance," she says.

The piece encourages the spectator to listen to him/ herself in this airborne work — like stepping off a cliff into the void. "Trust your gut; go forward."

Nos Solitudes came to Nioche when she was in India in 2009. Conceptualising and creating took time, she says. "Sometimes, I fear that I might fall, because it's not up to me." But practising everyday for the last one year has boosted her confidence. "You need to be strong to find your gravity in yourself," says this Parisian who always wanted to hang by ropes and be able to move up in the air on her own. "And when I am up there, losing weight, and connecting with music and light — literally hanging on a rope — it is bliss," she concludes.

Nos Solitudes, Chowdiah Memorial Hall, Apr 22, 7:30 pm

বিদ্যুৎ-বিভ্রাটে সাড়া দিল না হেঙ্কলাইন

মিষ্ণু সবোদনতা: রাত দশটা থেকে এলাকার বিদ্যুৎ নেই। প্রায় প্রতিদিনই এই সময়ে অন্ধকার হয়ে যায় বাণেশ্বরী-আলি পৌরসভাভাগ। মণ্ডাধানের পরেই চলে আসে। বৃষ্টিপতির রাত্রে কিন্তু এল না। রাত বায়োটো মেসে যাওয়ার পরেও আসে না আলোর বাণেশ্বরী ফোন কলনের রাজ্য বিদ্যুৎ বন্টন সংস্থার হেঙ্কলাইনে। ফোন বেজেই গেଲା। বারবার ফোন করলেও কেউই ধরেনি।

সমস্যাটিকে একই অভিজ্ঞতা হয়েছে সর্বস্বত্বের এই দলের বাসিন্দাদেরও। বুধবার রাত ১২টা নাগাদ দ্রুতের কিছু কিছু বাড়িতে ফাঁসি লাগে চলে যায়। বেশ কিছুকণ্ড অপেক্ষা করেও আলো না আসায় অনেকেই বন্টন সংস্থার হেঙ্কলাইনে ফোন করতে শুরু করেন। এখানেও কেউ ফোন ধরেননি। বেশি রাতের দিকে ফোনও কোকো বাড়িতে বিদ্যুৎ এসেও অন্ধকার থেকে

যান অনেক গ্রাহকই। হেঙ্কলাইনে কেউ ফোন ধরছেন না কেন? বন্টন সংস্থার কর্তাব্যবস্থা রাবি, ফোন করা হচ্ছে। পরম বেড়ে গিয়েছে বলে অভিযোগের সংখ্যাও বেড়েছে। ফলে এক জন গ্রাহকের ফোন ধরতে গিয়ে অন্য জনের ফোন অনেক সময়ে ধরা, যাচ্ছে না। তবে ফোন না ধরার অভিযোগে পৌলী কড়া ব্যবস্থা নেওয়া হচ্ছে বলে জানাচ্ছেন বিদ্যুৎকর্তারা।

বন্টন এলাকার ভুক্তভোগী বাসিন্দারা অবশ্য অন্য কথা বলছেন। বাণেশ্বরী-আলি পৌরসভাভাগের বাসিন্দা সোম্য চক্রবর্তীর অভিযোগ, "রাত ১২টা ২০ থেকে আমরা হেঙ্কলাইনে ফোন করতে শুরু করি। বারবার ফোন করলেও কেউ ধরেননি। রাত দুটো নাগাদ কেউ এক জন কোনোর রিসিভার তুলে ফের নামিয়ে দেবে

দে। এর পরে মাঝেমধ্যেই হয় শুধু ফোন বেজে গিয়েছে, মততো এনগেজড টোম পেয়েছি।" সোম্যের বীর দাবি, অবশেষে সকাল ছটা দশ মিনিটে হেঙ্কলাইনের ফোন ধরে রিপোর্ট নেওয়া হয়। সকাল নটা নাগাদ বন্টন সংস্থার কর্মীরা আসেন লাইনটিক করতে।

হেঙ্কলাইনে ১৬ জন 'কিউ' সংস্থার লাইনম্যানের কথা যায়। সারা বছর ওই ফোন নম্বরের মাধ্যমেই বিদ্যুৎ বিচ্ছিন্নে ধবধব এসে পৌঁছায় বন্টন সংস্থার ঘরে। গ্রাহকের অভিযোগ শোনার পরে রাইন সার্ভিসের জন্য সার্ভিস টেকনিকের কর্মীদের সঙ্গে যোগাযোগ করা হয়। রাইন টিক হয়ে গেলে গ্রাহকের মোবাইলে এসএমএস করে তা জানিয়ে দেওয়ার নিয়মও রয়েছে। তবে সব সময়েই হেঙ্কলাইন কাঙ্ক্ষ করে না, এমন নয়। গ্রাহকদের উল্টো অভিযোগও রয়েছে।

হেঙ্কলাইনে ফোন করে চটখন্দি কাল হয়েছে, এমন উদাহরণও প্রচুর। কিন্তু পরম যত্ন ব্যতীত, বিদ্যুৎের চাহিদা বাড়ার সঙ্গে সঙ্গে কেবল কষ্ট, ফিউজ উড়ে যাওয়ার মতো সমস্যা বেশি হচ্ছে। ফলে অনেক সময়েই হেঙ্কলাইনের ফোন নানা অভিযোগ এড়িয়ে যাওয়া হচ্ছে বলে বিভিন্ন মহলে অভিযোগ উঠেছে। আর তার ফলেই ভুলতে হচ্ছে গ্রাহকদের।

ফোন সৌতন্ত্রমণ্ডার এক বাসিন্দা বলেন, "সারারাত আলো না আসায় বাড়ির ইনসুলেটরের ঢাকিও শেষ হয়ে গিয়েছে। রাত ১টার পরে ভাই পুরো বাড়ি অন্ধকার। পাশপড়ানো বাড়ি। ফলে ভুলও গুটিনি টায়ে।" স্থায়ী বাসিন্দারা জানাচ্ছেন, অনেক রাত পর্যন্ত হেঙ্কলাইনে ফোন করার পরেও কেউ ফোন না ধরার জন্য লালাবাহারে ছাড়া করে অভিযোগ জানান। এলাকার এক বাসিন্দা বিশ্বজিৎ

চক্রবর্তী বলেন, "লালাবাহার থেকে আমাদের বিদ্যুৎ ভবন ও ঘরীয় বাণেশ্বরী-আলি থানার ফোন নম্বর দেয়। বিদ্যুৎ ভবনের ফোনও সারা রাত্রে কেউ ধরেনি। বাণেশ্বরী-আলি থানার অফিসাররা 'মেসেজি, মেসেজি' করেই দায় এড়িয়েছেন। কারের কাঙ্ক্ষ কিছু হয়নি।"

বন্টন সংস্থার চেয়ারম্যান নারায়ণচরণ মিশ্র জানাচ্ছেন, হেঙ্কলাইনের ফোন ধরা হচ্ছে না, এমন কিছু অভিযোগ তাঁর কাছেই এসেছে। তবে সেই সাংবাদিক বুঝেই কম। তিনি বলেন, "এটা অভিযোগ এসেও, তা আমরা জরুরি দিকে বিবেচনা করি। আমাদের তরফ থেকে পাই নির্দেশ দেওয়া হয়েছে, হেঙ্কলাইনের ফোন ধরে গ্রাহকের অভিযোগ জানতে হবে। তা না হলে সার্ভিস বাড়ির বিল্ডিং করা ব্যবস্থা নেওয়া হবে।"



বি আর পান্ডের ও শাকিলার কাজ নিয়ে সেই প্রদর্শনী নাতিকে ঘুরিয়ে দেখাচ্ছে



দেখে মনে হবে শুনো জামান। আসলে বিভিন্ন দর্জির সাহায্যে তুলেই অবস্থায় যেন মাধ্যাকর্ষণ কাটিয়ে পরিবেশিত এক আধুনিক নৃত্যশৈলী। তার মাধ্যমেই সৃষ্টিয়ে তোলা মানুষের মনের নানা অভিব্যক্তি, নানা ব্যক্তিকৃত মূর্ত্ত্ব। 'দাঁস মিয়ালগ' নামে এক ইন্দো-ফরাসি নৃত্যোৎসবের অংশ হিসেবে কলকাতায় হল এই অনুষ্ঠান। 'আলিয়ার্স ক্রিস্টাল দু বেসাল'-এর আয়োজনে অনুষ্ঠিত 'নো সোলিডার' নামের সেই এক নৃত্যনাট্যে ফ্রান্সের শিল্পী জুলি নিওন। অঙ্কনায়, টাউন হল। — সেনকল্যাণ চৌধুরী

ছায়াঘেরা আশ্রয় ছেড়ে নড়তে নারাজ পশুরাও

দেবাশিস দাস

গরম লাগা থেকেই বেয়োগে চাইছে না চিড়িয়াখানার জঙ্গ-কানোয়ারেরা। কেউ কেউ বাজার বাইরে বেয়োগেও নড়তে না মূর্ত্ত্বা ছেড়ে।

গরুর শরীরে বর্ষের মধ্যে চামড়া থাকায় সাধারণত ওদের অনুভূতি কমতাই কম হয়। প্রাণী বিশেষজ্ঞেরা জানান, সেই কারণেই 'গরুরের চামড়া' কথাটি হলোই পরিষ্কার হয়েছে। অঙ্কনের ৪১.২ ডিগ্রি সেলসিয়াসের তাপ দেখেই তুই গরুরের গায়েও সে-ও এ দিন শীতের বাইরে বেয়োগেই বলে জানিয়েছেন আলিপুর চিড়িয়াখানার কর্তৃপক্ষ।

একই হাল অন্য পশুদেরও। এর মধ্যে জেব্রা, জিগকে কিছুকালের কুশালিগাল নাহলে বেয়োগেও ঘুরে বেড়িয়েছে ছায়াঘেরে। ছায়াঘরে শুকনো পরিষ্কার এই দিন শুকনোই কৃষ্ণিও। বাঁরের অংশও জাল দিয়ে ঘেরা বাঁচতে জালদারি করেছে সারান্দিই। কিন্তু তাদের বাঁজর তাপমাত্রা টিক রাখতে মূর্ত্ত্বেরেও পুরো খাঁটটিই জ্বা দিয়ে ভিড়িয়েছেন কর্মীরা। তবে এক বাঁজর জন্যও বেয়োগেই



গরুরের ক্রান্তি। অঙ্কনায়, চিড়িয়াখানা। — মেসেজিটা চক্রবর্তী

এক নজরে
বিসর্জন
বিধি নিয়ে

যানজটে চরম হয়রানি

মিষ্ণু সবোদনতা: অল্পপুত্রেরোদের মধ্যে সার দিয়ে দাঁড়িয়ে বাস-মিনিবাস-টার্সি। ভিতরে বসে কুলকুল করে খানখান ফাঁসিরা। অনেকেই আলার মেয়ে হাটতে শুরু করে দিতেছেন। শুকনোর এমনই চিত্র ছিল মধ্য কলকাতার। গরম জামায়, এ টিক

আশপাশের সাস্থ্যগতি বন্ধ রাখা হয়। কিন্তু, ডোরানা জুসিয়ারে পৌঁছানোর পরে প্রায় আধ ঘণ্টা ধরে মিছিলটি অবস্থান করে মানব-বন্দন তৈরি করলে পুলিশকে ওই চত্বরে যান জলাল বন্ধ করে দিতে হয়। ফলে মূর্ত্ত্বেরে ধর্মতলা ও দেউলার আন্ডিসিটি-সহ আশপাশের

Nos SOLITUDES

PRESSE NATIONALE

à partir du
26
Mars

NOS SOLITUDES
TJP - Strasbourg

Théâtral
magazine

Julie Nioche *rêve de voler*

Danseuse, chorégraphe et ... ostéopathe, curieuse de tout, et d'abord des autres, inventive, **Julie Nioche aime se suspendre dans le vide** et se lancer des défis originaux. Marquée par un voyage en Inde, celle qui est aussi direc-

trice de AIME, une association qui œuvre sur les savoir-faire du corps et leur accessibilité revient cette année avec *Nos solitudes*, un spectacle créé en 2010 et un autre intitulé *En classe*, élaboré pour et avec des enfants (voir article p.28).

Théâtral magazine. Comment est né *Nos solitudes* ?

Julie Nioche : Ce sont souvent des états de corps qui me font penser à des dispositifs scéniques. Je voulais aller dans les airs par mes propres moyens, bouger et faire bouger des objets. J'ai construit une machinerie dans ce but. J'ai élaboré un travail sur de nouveaux repères avec des rapports différents à la gravité. Le corps apprend à se mouvoir autrement. L'idée vient de mon voyage dans le Kerala, en Inde, que j'ai effectué dans le cadre d'une bourse de la Villa Médicis "hors les murs" de 2007 à 2009. J'ai étudié les rapports entre l'art et les soins dans la médecine traditionnelle, l'Ayurveda. Ça a été un flash.

Peut-on considérer que votre corps tient lieu de fil conducteur ?

C'est comme dans un système solaire.

Il essaie d'être le fil rouge. C'est le mien, mais également celui de tout le monde, d'où le titre au pluriel, c'est un personnage. Un corps qui se dépatouille, se débrouille dans les airs, s'adapte. Nous avons tous un jour rêvé de voler... Parfois c'est facile, d'autres fois non. Le corps s'affranchit de la gravité, mais est en prise avec la machinerie. Je travaille sur le rapport qu'on peut développer entre la liberté et les contraintes.

Depuis sa création, le spectacle a-t-il évolué ?

Avec la machine, je n'arrive jamais à faire la même chose. Chaque soir, ce sont 80 poids dans les airs et il faut composer avec la chaleur de la salle, tenir compte de mon état, si je suis nerveuse ou pas, et de ma force. Cette machinerie conserve quelque chose de non maîtrisé qui me plaît. Je suis obligée de rester attentive. Le spectacle évolue toujours, cela dépend de moi, de mon travail avec mon musicien Alexandre Meyer et ma scénographe Virginie Mira avec lesquels je travaille depuis dix ans. Nous avons un imaginaire très proche. Ensemble, nous développons quelque chose de fort et d'intuitif autour de la musique et de la danse. Comme pour ma création *En*

classe faite par des enfants, la bande son est primordiale.

Vous allez reprendre en tournée *Matter* sur des témoignages de femmes qui dansent que vous avez présenté au dernier festival d'Avignon ?

Oui et je prépare un nouveau spectacle, *L'Autre en soi* pour fin 2016. A la Villa Médicis, j'ai travaillé sur les rapports danse, chant et soin en Inde. J'ai étudié le Kalaripayat, un art martial indien. Il faut savoir maîtriser et être aussi médecin pour pouvoir soigner les blessures que l'on se fait. Je pars d'un massage des pieds, m'en éloigne bien sûr, pour développer la possibilité d'être suspendu par les mains, chercher l'autre en soi, approfondir la relation dominé-dominant, m'en détacher et aboutir à un lien de parité.

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*

■ *Nos solitudes*, de et avec Julie Nioche, scénographe Virginie Mira, musique Alexandre Meyer. TJP Centre Dramatique National d'Alsace Strasbourg, 1 rue du Port St-Martin Strasbourg, 03 88 35 70 10, du 26 au 29/03



Notice: Undefined index: code in /web/clients/e/eliaedi2/includes/metas.php on line 12

La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle



Critique / Nos Solitudes

Avec Julie Nioche, la danse a franchi un cap dans sa recherche obstinée pour explorer la gravité.

Celle qui est également capable de monter des performances collectives pour cinquante participants trouve toujours dans ses solos la matière première de son écriture, le socle infailible de ses recherches. *Nos Solitudes*, pièce bien nommée, pose solidement les bases d'une recherche sur le rapport du corps à la gravité. Exit la danse en apesanteur, la danse escalade, l'envol acrobatique... Ici, c'est un audacieux système de poids et de contrepoids qui propose une autre résolution, une autre échappée libre vers l'impossible suspension.

Seule sur ses appuis

Julie Nioche s'installe calmement dans cet espace quadrillé de câbles. Elle harnache ses membres, s'allonge au sol. Une horizontalité qu'elle va s'employer à déplacer à plusieurs mètres du sol. Point de grâce ni d'envol, au contraire. Ici l'effort est visible, la force est de mise pour s'arracher du sol, faire descendre et remonter la multitude de poids qui flottent autour d'elle. La chorégraphe propose un corps en tension, qui s'interroge sur sa posture de corps tenu et soutenu, maintenant dans un subtil jeu de forces l'état de flottement rêvé et sublimé. Isolée, séquestrée dans son dispositif, flirtant avec la chute, la danseuse n'aura jamais été aussi proche de la solitude, malgré la présence de son guitariste en bord de scène.

Nathalie Yokel

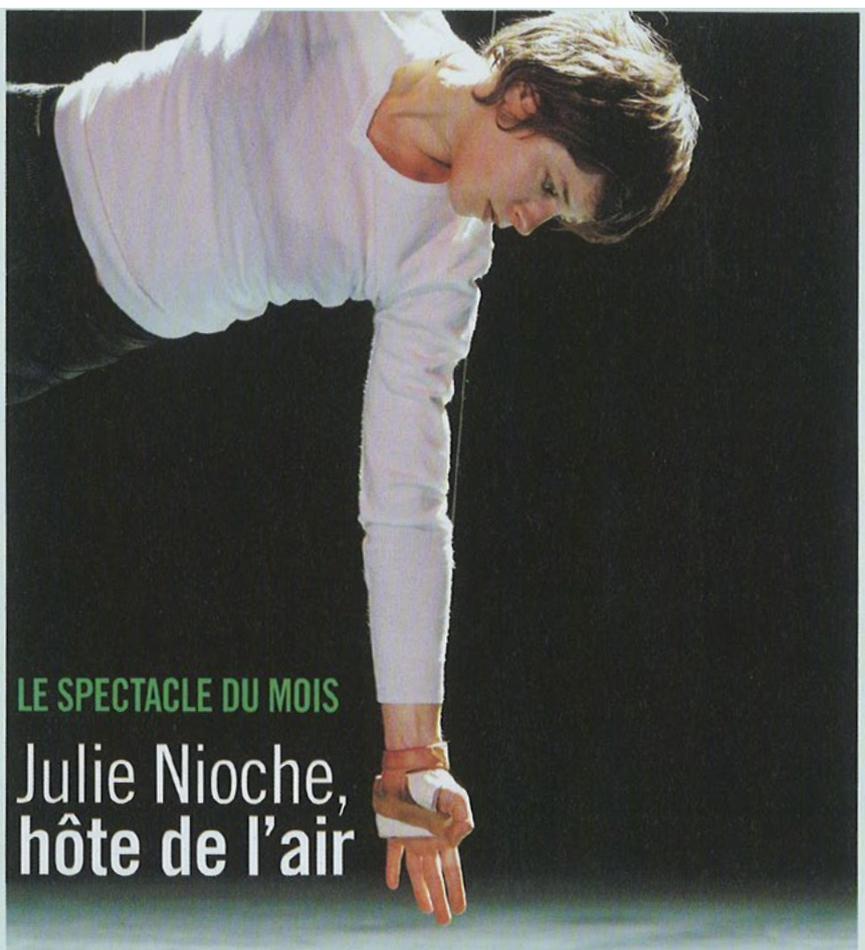
Nos Solitudes de Julie Nioche, du 27 au 29 octobre à 20h30, au Centre Georges Pompidou, place Georges Pompidou, 75004 Paris. Tel : 01 44 78 12 33. Spectacle vu à la Ferme du Buisson, dans le cadre d'Hors Saison, le rendez-vous danse d'Arcadi.

Infos pratiques :

Article imprimé à partir du site www.journal-laterrasse.fr / Copyright© 2007

Beaux Arts

magazine



LE SPECTACLE DU MOIS

Julie Nioche, hôtesse de l'air

Seule en scène et en l'air, la danseuse répond aux cordes du guitariste Alexandre Meyer, reliée par des filins à 200 poulies suspendues. . .

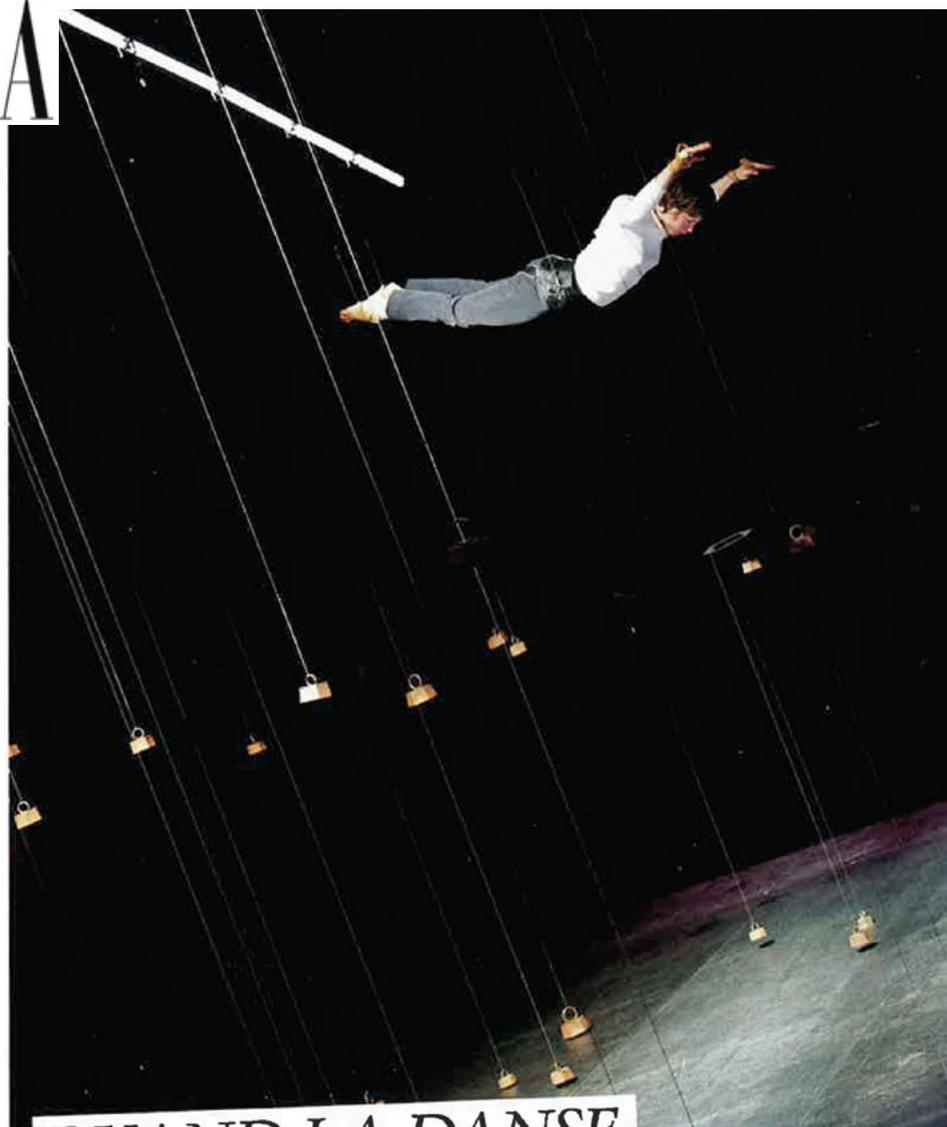
Comment le corps interfère-t-il avec son environnement ? Et comment le monde qui nous entoure éclaire-t-il nos identités multiples ? Julie Nioche, chorégraphe formée à la psychologie et à l'ostéopathie, soulevait ces questions dans l'une de ses pièces précédentes ($H_2O-NaCl-CaCO_3$). Toujours imbriqués chez elle, le corps, la musique, la lumière, l'architecture scénique – constituée de poches de plastique gonflables – y composaient un paysage mouvant. Dans cette production plastiquement superbe, l'enveloppe corporelle se désintègre, l'anatomie devenait vibration organique de la matière. *Nos solitudes*, sa dernière création à l'affiche du Festival d'automne, repousse à nouveau les limites de la corporéité : la jeune femme défie la gravité, prise dans un réseau de filins reliés à elle par 200 poulies. Elle passe de l'horizontalité à la verticalité, s'envole, dessine des figures que colorent les éclairages de Gilles Gentner et la musique live du guitariste Alexandre Meyer. Mais, à la différence d'un spectacle de cirque, ce voyage onirique vers l'apesanteur ne masque ni le fonctionnement de la machinerie ni les efforts de l'artiste : sa gestuelle orchestre une quête d'équilibre en un mélange visible de maîtrise et de fragilité, de contrainte et de liberté. Interdépendants, le corps et l'espace entrent en dialogue : la danseuse est mue par le dispositif et le meut. Suspendue, Julie Nioche parcourt les territoires de ses songs, et nous entraîne dans une solitude frémissante de sensibilité.

« Nos solitudes »

du 27 au 29 octobre
au Centre Pompidou
Place Georges Pompidou
75004 Paris
01 44 78 12 33
www.centrepompidou.fr

> Dans le cadre
du Festival d'automne
www.festival-automne.com

GRAZIA



QUAND LA DANSE VIRE COSMIQUE

Il n'est pas aberrant qu'en vous disant « cirque », vous entendiez roulements de tambours et coups de cymbales. Pourtant, à côté des Grosses Bertha telles que le cirque Plume ou celui du Soleil, on peut, aujourd'hui, apprécier la façon dont la discipline prend de la hauteur avec les « numéros » obligés et les pirouettes à la chaîne. La chorégraphe Julie Nioche – qui n'a pas appris le cirque à l'école – est là pour le prouver, en proposant, avec *Nos solitudes*, un voyage galactique dans une constellation de poids métalliques et de cordages à l'ancienne. Pas de pouet-pouet ni de nez rouge, et pourtant, que du low-tech avec cette ascension hypnotique dans

la cage de scène : le corps tisse sa toile dans un délicat jeu de contrepois et de balanciers où chaque microparticule participe d'un nouvel ordre des choses. Tout seul, il apprend doucement à s'adapter à son environnement et à créer ses propres contraintes. Pendant qu'aux sons des guitares live d'Alexandre Meyer, Julie Nioche se hisse dans les cintres ou s'abandonne aux lois physiques, on sent qu'elle nous offre la sensation rare de ressentir les rouages invisibles de la matière. *Eve Beauvallet*

NOS SOLITUDES de Julie Nioche, du 27 au 29 octobre au Centre Pompidou, dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

l'envolée des sens

Une méditation chorégraphique défiant les lois de la pesanteur. Planant.

Loin du sol. On peut être chorégraphe et ne pas résister à cet appel d'air. Ces années danse l'ont prouvé. Du *Rossignol* de Régine Chopinot au *Castor et Pollux* plus récent du duo François Chaignaud/Cecilia Bengolea, l'élévation peut être autre que spirituelle. Julie Nioche le dit autrement, parle de mise en situation et de contraintes. Dans un dispositif telle une œuvre d'art faite de cordes, poids et autres poulies, elle met son corps en jeu, actionnant d'une cassure du poignet ou simplement à genoux ce mécanisme à vue. Lorsqu'elle arrive sur le plateau, s'attache – six points d'ancrage, si l'on veut – et s'allonge,

on pense au *Dormeur du val* de Rimbaud. Mais ici, il n'y a ni décor de "*frais cresson bleu*", ni "*deux trous rouges au côté droit*". Julie Nioche est seule à sa façon, un rêve qui pourrait mal tourner sur les constructions sonores d'Alexandre Meyer. Et puis l'extase se transforme en lévitation. On verra l'interprète debout, mais ne touchant plus terre ; repliée ou dépliée. De la poupée grandeur nature manipulée, Coppelia du ballet classique, aux expérimentations sous forme de décomposition du mouvement de Muybridge, *Nos solitudes* est un formidable laboratoire visuel. Et, pour tout dire, sensuel. Mais certains gestes, comme cette

caresse ou ce pied saisi au vol, n'appartiennent qu'à Julie Nioche. On découvre cette artiste dans une cour à Dijon, le temps d'une performance incendiaire ; on la retrouve ici dans l'exercice d'une combustion toute intérieure. Fille de l'air, sûrement pas : plutôt une héroïne moderne, c'est-à-dire affranchie de trop de gravité.

Philippe Noisette

Nos solitudes conception et interprétation Julie Nioche, au Centre Pompidou, Festival d'automne, compte rendu **En tournée** le 18/2 à Dunkerque (Bateau Feu, tél. 03 28 51 40 40), le 18/3 à Amiens (Safran, tél. 03 22 69 66 00), le 26/3 à Evry (Agora, tél. 01 60 91 65 65), le 3/5 au Théâtre d'Arles (tél. 04 90 52 51 51)



Nos SOLITUDES

INTERNET

Geneviève Charras
L'amuse-danse !



jeudi 26 mars 2015

● **" Nos solitudes": Julie Nioche seule et avec d'autres ! De poids et de mesure !**



Faire le poids en apesanteur et sans rappel !
Sur le plateau nu, noir, peu de choses.

Mais dans les airs, l'air de rien, des poids suspendus, occupent l'espace, comme des notes de musique disséminées sur des partitions invisibles. Des poids, mesures anciennes de balances à peser.

Elle entre, danseuse et femme, se vêt d'un harnais, enfile des liens aux chevilles et poignets, et ainsi harnachée commence un long et voluptueux voyage dans l'espace. Madame rêve aux sons d'une guitare électrique et sous les lumières de deux néons

Vol en suspension horizontale, lents déploiements de son corps pour faire ployer le dispositif, faire dégringoler les masses suspendues. En apesanteur, elle se joue des surfaces et crée une toile invisible dans laquelle elle invente de nouveaux appuis pour le corps, de nouveaux gestes pour la danse, dictés par les aléas de l'air!

Comme autant de multiples partenaires, les poids vont et viennent, montent, descendent, oscillent sous la tension ou la détente, vibrent, se jouent des rythmes, des bruits créés par leur retombée au sol.

Partition corporelle résonnante, le paysage visuel et sonore hypnotise et ravit, conduit dans des sphères et atmosphères incongrues

Julie Nioche fait bien le poids et la danse prend ainsi la pesée de l'atmosphère, sans deux poids ni deux mesures!

Le poids du monde est léger et grave à la fois: la gravité, la pesanteur se jouent des impulsions pour inventer un rapport de rêve à l'espace: flotter à l'horizontale, suspendre le temps, le voir se déployer dans une délicieuse volupté sensuelle.

Et quand la danseuse chute, elle s'abat au sol et l'on frissonne comme au cirque tant le danger et le risque parcourent nos imaginations!

Cette œuvre est imaginée autour d'un corps suspendu. Dans un rapport nouveau à l'espace et à la gravité, le corps de Julie Nioche fait l'expérience de la solitude. Ici la danse est à considérer comme une métaphore scénique de nos attaches, de nos liens et de nos appuis. Nos solitudes parle de ces temps où l'on retourne en soi-même, pour un peu de réconfort. Aller vers une solution qui ne dépend plus de personne, la plus proche de soi. Elle fait le poids, cette fille d'aplomb !

Julie Nioche est ostéopathe et chorégraphe, danseuse diplômée du Centre National Supérieur de la Musique et de la Danse de Paris. En 2007, avec des collaborateurs venus de contextes professionnels différents, elle crée A.I.M.E. Association d'Individus en Mouvements Engagés. Elle accompagne ses projets artistiques et travaille particulièrement autour des cultures du geste et des représentations du corps dans les champs de la danse, du travail social et médical.

Au TJP du 26 au 29 Mars

Publié par Geneviève Charras à 07:49

Interstices entre poids du corps et choc des personnes

bi-portrait Jean-Yves de Michaël Phelippeau et Nos solitudes de Julie Nioche explorent des zones troubles de la danse. Tandis que le premier tisse une nouvelle relation à l'autre, la seconde transcende les lois de la gravitation.

(...)

Quand, presque à l'inverse, Julie Nioche signe son solo *Nos solitudes*, ce titre n'obère cependant rien de l'envol de nos perspectives. Du reste, il faudrait d'emblée nuancer la notion de solo, tant la présence physique sur le plateau du musicien Alexandre Meyer, et sa production, oeuvrent dans le régime d'une pleine interaction des propos. Et tout à la fin, son intervention directe sur un élément de scénographie a les effets d'un cataclysme conclusif. Dans ses pièces précédentes, Julie Nioche avait beaucoup usé de prothèses pour donner forme tangible aux notions d'image de soi, à l'exploration des codes de représentation dans la construction des modes de présence au monde. Les théories de la performance des genres n'étaient jamais très éloignées. A cet égard, le parti scénique de *Nos solitudes* peut apparaître à la fois plus modeste et pourtant plus vertigineusement radical. L'artiste arrime son corps à des filins, qui lui permettent de se suspendre dans l'espace. Formulée en ces termes, la description de son dispositif pourrait donc sembler dépouillée du souci de mise en perspective critique de la construction des corporités. On croirait s'approcher de techniques spectaculaires du cirque.

Il faut alors y regarder à deux fois. Se rendre compte, avec perplexité, que les filins qui supportent la performeuse ne sont reliés à aucune machinerie susceptible d'impulser ses mouvements d'élévation ou de descente. Son poids est juste compensé par la suspension dans les airs, entre sol et plafond, de plusieurs dizaines de poids métalliques habituellement utilisés pour la pesée à l'aide de balances à l'ancienne.

Jusqu'à *Nos solitudes*, on pouvait penser que notre corps se soldait dans un poids, ayant valeur de donnée constante irréfutable. Certes. Et que donc, une fois suspendu, si le cas s'en présentait, ce corps à poids constant n'avait plus raison ni moyen de bouger. Or Julie Nioche se suspend. Et ne cesse de se mouvoir. Par ses propres impulsions, subtilement modulées, maîtrisées, elle génère les énergies nécessaires, en somme supplémentaires au poids, qui vont lui permettre de se hisser, de se hausser, d'évoluer, se mouvoir, se lover, baigner, léviter, onduler, s'enfoncer, s'éployer.

Nous ne sommes pas un corps qui a son poids. Nous sommes un dispositif de circulation d'intentions et de forces, de réception et de réaction, d'impressions et d'inductions. Et seul un ordre de la représentation nous interdirait de voler. Littéralement, c'est dans son propre corps d'artiste en état de projection poétique, dans son corps d'ostéopathe aussi, féru de savoirs somatiques alternatifs, vibrant au plus fin des écoutes intérieures, que Julie Nioche puise les ressorts de son envol.

Sur la musique de Meyer, au cœur du dispositif plastique des poids suspendus et de traits lumineux incisifs, l'artiste compose une patiente danse hors-sol, confiante en l'aléa, parfois rebelle dans sa prise avec la matière-espace, non sans que rode une hypothèse du risque, et se produise au total un genre d'effondrement comme de fin d'un monde. Et c'est au sol, où tout un chacun se pense bêtement le mieux protégé, qu'elle paraît comme cernée, débordée. *Nos solitudes* transcende les lois contraintes de la gravitation physique. Son titre en repli nous invite au défi d'une sorte de révolution cosmique, à portée de chacun.

bi-portrait Jean-Yves de Michaël Phelippeau était donné du 10 au 13 février au Théâtre de la Bastille, à Paris, dans le cadre de Hors-Série.

Nos solitudes, de Julie Nioche, a été créé le 13 février à la Ferme du Buisson (Marne-la-Vallée), dans le cadre des Hors-Saison, programmé par Arcadi Ile-de-France.

Gérard MAYEN rédacteur

<http://www.paperblog.fr/3777560/julie-sans-terre-nos-solitudes/>

Julie sans terre (Nos solitudes)

Publié le 27 octobre 2010 par Marc Lenot - BEAUX ARTS, CULTURE, EXPOS & MUSÉES, SORTIR



Pour deux jours encore (28 et 29) dans le cadre danse dans l'air (Nos solitudes). Au début du spectacle, pendant que son complice Alexandre Meyer exécute et orchestre des musiques douces et lancinantes, la danseuse (qui est aussi ostéopathe) se harnache de ses orthèses, puis, suspendue par un jeu de poulies et un filet céleste arachnéen à une centaine de poids Roberval, elle s'élève peu à peu, par la seule force de son corps, au-dessus du sol. Nul artifice, nul mécanisme caché, nul moteur, mais une tension de ses muscles, des gestes parfois doux et parfois saccadés, parfois fluides comme pour un envol et parfois bloquants comme pour une varappe sans paroi.

Nes'appuyant que sur l'air, faisant fi de la terre, elle nage dans le vide, elle grimpe sur des rochers de vent, elle plane sur des nuages. Ce n'est pas une prouesse technique, ce n'est pas un numéro circassien, ce pourrait être l'équivalent aérien de l'air guitar de Xavier Le Roy, mais c'est avant tout une danse en duo avec le vide qu'elle effectue avec grâce et obstination.



Au dessus de la terre, sur laquelle son ombre exécute un autre ballet, dans la pénombre, elle s'élève, d'abord couchée à plat, puis lovée sur elle-même, en position foetale, puis dressée, cambrée, enfin debout, et alors les contrepoids claquent sur le sol à l'unisson. Parfois elle retombe, comme une plume, une feuille, puis repart vers les hauteurs. Cette apesanteur fictive offre au corps des possibilités nouvelles : de même que Matthew Barney ne dessinait que sous la contrainte, suspendu tête en bas ou sautant sur un trampoline, de même Julie Nioche ne danse que dans le vide (réponse peut-être à une question alors posée sur la danse et le vide) et cette contrainte extrême amène à un raffinement des formes, à une tension créatrice autrement inatteignables.



Soudain un poids tombe violemment au sol, puis un autre : accident ? catastrophe ?

Puis tous les poids, en grappes, tombent. La danseuse, au sol, se défait de ses liens et se relève. Le retour sur terre est toujours difficile.

À lire : [Beaux-Arts](#) et [Mouvement](#). Photos © [Agathe Poupenev](#).

« Nos solitudes » : évasion sous contrainte

C'est à un spectacle délicat que nous convie Julie Nioche, une chorégraphie qui fait basculer nos perceptions de l'espace et du mouvement. Sur un plateau vide, si ce n'est un enchevêtrement de fils maintenus par des poids, la danseuse harnachée s'élève, tombe et reprend son ascension dans un exercice qui questionne la gravité. Tout se déroule comme si la légèreté naissait de ces masses de plomb qui maintiennent le corps tout en lui permettant d'explorer le vide.

Le personnage qui se déplace ainsi, en tentant d'explorer l'apesanteur, est un être serein, semblant même parfois plongé dans un doux sommeil. Il évolue au gré de mouvements de poulie entraînant le déplacement de tout ou partie des poids disposés à diverses hauteurs. Poids qui prennent alors l'aspect d'une constellation complexe, tel un ciel nocturne qui entoure l'interprète.

La pièce, aussi bien dédiée à un public adulte qu'aux enfants, s'adresse à ces derniers, notamment grâce au vocabulaire onirique déployé. Julie Nioche a de plus associé à sa scénographie une bande sonore en direct à forte teneur dramatique qui facilite l'entrée dans l'univers se déployant sous nos yeux. Interprétée par Alexandre Meyer, cette musique apporte une narrativité au récit, tout en soulignant les évolutions de la quête du personnage.

Le spectacle se nomme *Nos solitudes* et nous offre l'expérience d'une exploration intime. Sur le plateau, le regard de la chorégraphe paraît neutre, sans parti pris. Le corps, quant à lui, oscille entre processus d'endormissement et désir de s'élever, s'agrippant à des prises invisibles pour progresser.

Des liens qui élèvent

Plus que la performance en tant que telle, même si celle-ci n'est pas négligeable, ce qui étonne est cette façon dont l'action s'invente dans un nouveau rapport aux dimensions et à l'espace. Et quand on sait que Julie Nioche est à la fois chorégraphe et ostéopathe, on appréhende d'autant plus cette omniprésence du mouvement dans sa dimension mécanique et articulatoire. Des éléments proches de l'étude anatomique émanent en effet de l'étrangeté du geste.

Un dialogue particulier s'instaure alors avec la gravité, fait de défis et de bravades, de liens permettant de s'élever, mais aussi de dénouements et de chutes. Tout cela contribue à un état de corps en latence, en suspension, et entraîne le public dans une atmosphère symbolique, une pause qui l'invite lui aussi à plonger dans son vide intérieur. *Nos solitudes* permet alors de convoquer un joli moment d'écoute contemplative, à la teneur aussi légère que profonde. ¶

Aurore Krol

TELERAMA

Julie Nioche a mis au point une incroyable mécanique pour son solo *Nos solitudes*. Sur le plateau, un dispositif de câbles et de poulies sophistiqué, d'une grande beauté plastique, suspend la danseuse dans les airs à la façon d'une marionnette. Sauf que la poupée agit sur ses filins et manipule son installation en jouant de son poids et de tous les contrepoids qui l'entourent. Les mouvements lents et l'apesanteur relative du corps faussement décontracté provoquent des sensations contradictoires. Une performance étonnante, qui exige une tension nerveuse de tous les instants de la part de l'interprète.

Rosita Boisseau.

Julie Nioche en apesanteur

Le Monde | 18.02.2011 à 16h35 • Mis à jour le 18.02.2011 à 16h35 | Par Rosita Boisseau

Posture d'une belle endormie qui ne trouvera jamais le sommeil. Ce paradoxe pourrait résumer la nouvelle pièce de Julie Nioche. Intitulé *Nos solitudes*, ce faux solo, accompagné à la guitare par Alexandre Meyer, suspend la danseuse et chorégraphe au coeur d'un étonnant dispositif de filins reliant entre eux une centaine de poids.

L'équilibre apparent de l'installation et sa suspension dans l'espace ne tiennent qu'au mouvement millimétré de l'interprète. Les yeux fermés, allongée sur un coussin d'air à 3 mètres au-dessus du sol, elle pourrait presque faire illusion. Sauf que son repos n'en est pas un : chacun de ses plus infimes mouvements déséquilibre la machinerie et métamorphose sa position faussement planante.

Nos solitudes s'inscrit en plein dans la tendance "corps extrêmes" de la danse contemporaine. Réponse insolite aux mouvements gelés de la non-danse depuis le milieu des années 1990, des chorégraphes comme Julie Nioche, Cecilia Bengolea et François Chaignaud ou encore Maria Donata d'Urso trouvent une saveur nouvelle dans l'exploit physique pas si loin de la prouesse de cirque. Plus qu'un spectacle au sens habituel du terme, *Nos solitudes* serait d'abord un exercice de soi, une mise à l'épreuve de la danseuse.

Poids et contrepoids

Pour le spectateur, il s'agirait d'une sorte d'observatoire du corps. La lenteur d'exécution de chaque mouvement oblige à regarder à la loupe l'interprète. Scruter Julie Nioche accrochée à ses câbles par les mains, les pieds et la taille, fait percevoir le travail méticuleux du corps, ses tensions calculées pour ajuster chaque changement de position, les difficultés parfois à se plier à la contrainte de la machine. Poids et contrepoids, la balance ne tient qu'à quelques grammes.

L'installation, d'une surface de 10 mètres sur 10, ne reste debout que grâce et à cause de l'interprète. C'est elle qui tire sur les rênes, tout en étant à la merci de l'instrument dont elle s'est rendue esclave. Obéissante et pourtant maîtresse d'une mécanique qui ne lui assure aucun repos, encore moins de jouissance (quoique !), elle devient l'héroïne d'un scénario toujours instable, d'une situation à jamais irrésolue.

L'apparente facilité à décrypter le dispositif - on en conçoit assez vite le fonctionnement - lui conserve pourtant une certaine opacité. Son mystère n'empêche pas non plus que le système ait ses limites et que la fascination se dilue au bout d'un certain temps. Julie Nioche ne cède à aucun effet, type images sado-maso et autres fantasmes bondage de poupées accrochées à la Hans Bellmer. Si ce parti pris sans esbroufe est à saluer, il ne génère aucun glissement de sens.

Au carrefour de la danse, des arts plastiques, du cirque, cette anomalie qu'est *Nos solitudes*, d'une durée de cinquante minutes, invente un type d'exploit en creux qui contraint le corps en jouant sur sa résistance. Julie Nioche en émerge avec le mal de terre. Elle qui rêvait d'avoir "*de nouvelles jambes, de nouveaux bras et d'une autre gravité*" a trouvé son agrès pour réaliser son fantasme.